LE TRADUCTEUR ET LA LINGUISTIQUE

FRANZ JOSEF HAUSMANN

Universität Erlangen-Nürnberg

1. INTRODUCTION

1.1. Un modèle de la traduction

Je viens vers vous en tant que linguiste, mais aussi un peu en tant que traducteur. Depuis des années je traduis avec les étudiants avancés des textes littéraires et journalistiques français dans ma langue maternelle qui est l'allemand. Je fais donc le chemin, j'accomplis le parcours de tous les traducteurs.

A partir de ma langue maternelle, je lance une fusée dans l'espace de la langue étrangère, vers une planète qui est le texte à traduire et plus précisément vers l'endroit précis de ce que l'auteur a voulu dire - pour ensuite faire le long chemin de retour vers ma langue, en atterrissant sur un texte censé être équivalant au texte étranger. La fusée est propulsée par ma connaissance de la langue étrangère. Plus je maîtrise la langue étrangère, moins j'use de carburant à l'aller et plus il m'en reste pour l'étape redoutable du retour où je dois me détacher de la planète étrangère pour retrouver avec facilité la maîtrise de ma langue maternelle.

Vous connaissez comme moi l'éternel débat sur l'importance des deux connaissances: qu'est-ce qui est plus important, de bien connaître la langue étrangère ou de maîtriser avec élégance sa langue maternelle? Lorsque je lis chez Fritz Güttinger: «Plus le traducteur maîtrise sa langue maternelle, plus facilement il se libère de l'empreinte de la langue étrangère»,[1] je sursaute, et je voudrais dire au contraire: Plus je comprends le texte étranger avec facilité, moins j'ai de difficultés à m'en détacher, pour dire les choses autrement dans ma langue maternelle, au lieu de coller à la façon de dire étrangère. Car nous savons tous que vaincre la gravitation de la planète étrangère, du texte étranger, n'est pas chose facile et n'est possible qu'à partir d'une parfaite compréhension des intentions de l'auteur. Mieux je comprends ce que l'auteur a voulu dire, mieux j'arrive à me libérer de sa façon de le dire, pour le dire selon les lois stylistiques de la langue d'arrivée. Donc je suis comme vous, j'ai forcément un amour double: j'ai la passion de la langue étrangère, que je voudrais connaître à la perfection, pour comprendre les textes à la perfection, et j'ai la passion de ma langue maternelle, pour dire de la meilleure façon possible ce que j'ai compris.

1.2. L'utilité de la traduction - scepticisme

Est-ce que la linguistique m'est-utile, peut vous être utile pour mieux traduire?

Ma réponse, c'est à la fois oui et non. Je sais que beaucoup de traducteurs sont sceptiques sur l'apport de la linguistique à l'amélioration de leur pratique. Je sais que les nom-

[1] Fritz Güttinger: *Zielsprache. Theorie und Technik des Übersetzens*, Zürich, 1963², p. 221.

La Palabra Vertida. HAUSMANN, Franz Josef. Le traducteur et la linguistique
Centro Virtual Cervantes

breux traités de translatologie, ou de traductologie, dans la mesure où ils sont fondés sur la linguistique, provoquent plutôt la méfiance du praticien traducteur. Et à fortiori la linguistique elle-même semble à beaucoup parmi vous très loin des problèmes que le traducteur rencontre dans son travail. Et je ne donne pas tort à ces sceptiques. Mon propos aujourd'hui est double, d'abord expliquer pourquoi la linguistique laisse forcément le traducteur sur sa faim. C'est la déception inévitable, le rendez-vous raté d'avance. Pour ensuite faire comprendre tout ce que la linguistique peut, malgré tout, apporter comme aide et soutien au traducteur.

2. LA DESCRIPTION D'UNE LANGUE EST-ELLE POSSIBLE?

La linguistique a pour but et objectif de décrire le fonctionnement de la langue, dans mon cas, le fonctionnement de la langue française. De décrire toute la langue française. Si elle y réussissait, elle serait évidemment utile au traducteur. Toute la question est de savoir si la linguistique est capable de décrire la langue française dans sa totalité ou encore s'il est humainement possible de décrire une langue de façon satisfaisante. Certes, l'usager moyen vit dans l'illusion que dans les manuels, grammaires, dictionnaires et autres, tout est dit. Et j'affronte régulièrement la condescendance de collègues en provenance des sciences dites dures, chimistes, physiciens par ex., qui me demandent ce qu'il peut bien y avoir encore à rechercher dans un domaine qui leur semble définitivement codifié depuis longtemps. Or c'est le contraire qui est vrai. La description totale d'une langue est une chose impossible. Dans sa quête du Saint Graal, dans sa tentative désespérée, la linguistique part perdante. Elle vise un but qu'elle ne peut atteindre que très partiellement. Bien sûr, la phonologie est possible. Mais elle n'apporte rien au traducteur. Tout comme la morphologie qui elle aussi a affaire à des inventaires limités et de ce fait maîtrisables. Ces descriptions sont utiles pour quelqu'un qui veut apprendre à se servir d'une langue étrangère. Le traducteur, qui possède déjà sa langue étrangère, exige plutôt une linguistique de réception qui lui permette de mieux comprendre la réalité de la langue étrangère et surtout la totalité de la réalité. Il n'a que faire de banalités, fusent-elles mises dans les systèmes les plus sophistiqués.

2.1. La langue est vocabulaire

Or celui qui dit réception, compréhension, dit sens et dit sémantique. Et en disant sémantique, il dit pratiquement lexicologie. Certes, le sens et le fonctionnement de certains morphèmes est difficile à connaître, p. ex. certains emplois de l'imparfait français sont extrêmement nuancés et méritent une ample description utile au traducteur. Certes, en syntaxe française il y a des constructions dont le sens n'est pas évident, par ex. la construction «il n'est pas jusqu'à X qui ne soit...». Mais dans l'ensemble la langue se présente au traducteur ni comme une phonétique, ni comme une morphologie, ni non plus comme une syntaxe, mais comme un vocabulaire, comme une lexicologie. Or le vocabulaire est quelque chose d'immense, d'infini, d'infiniment nuancé, d'infiniment variable et chatoyant, de profondément flou, de chaotique et d'insaisissable, en un mot de profondément humain. La linguistique recherche dans la langue le système, la systématicité. Et elle se penche par conséquent

La Palabra Vertida. HAUSMANN, Franz Josef. Le traducteur et la linguistique
Centro Virtual Cervantes

sur les domaines qui sont plus ou moins organisés en systèmes, où la notion de structure évoque à juste titre des régularités évidentes ou dégageables. Tel n'est pas le cas du vocabulaire où règne le chaos, un chaos impossible à structurer, un chaos extrêmement fertile et fécond, une espèce d'immense marécage qui se dérobe à la systématisation, au compartimentage pratiqués par la linguistique.

2.2. Le chaos du vocabulaire

Surtout ne vous laissez pas tromper par les sirènes d'une soi-disante sémantique structurale qui ne peut pas fonctionner dès lors qu'on quitte le terrain du vocabulaire concret préstructuré tel que le célèbre champ des sièges (*chaise*, *fauteuil*, *canapé* et autres *poufs*). Puisque la linguistique se cantonne dans le descriptible, elle donne du coup une image fausse de ce qu'est la langue. D'après la linguistique on pourrait croire que la langue est avant tout phonologie et morphosyntaxe. Alors qu'elle est de toute évidence essentiellement vocabulaire, c'est-à-dire un chaos inaccessible, imperméable à une description exhaustive et systématique.

2.3. Le chaos sémasiologique

En quoi le vocabulaire est-il chaotique? On pourrait me rétorquer que les dictionnaires donnent du vocabulaire d'une langue une image somme toute bien ordonnée et cataloguée, propre sur soi et tout à fait finie. Mais les traducteurs sont les premiers à savoir que cette image est fausse. Que toutes les évidences du dictionnaire sont des leurres. Que les mots ne sont pas définissables et que les définitions des dictionnaires sont des descriptions qui s'arrêtent quelque part mais qui pourraient aller plus loin. Que les sens classifiés et numérotés sont le résultat des décisions plus ou moins arbitraires du lexicographe.

Pensez seulement à un mot comme *dur* auquel on peut attribuer une seule définition ou des dizaines de définitions. Pourquoi? Parce que contrairement aux dires de certains linguistes on ne peut, en vocabulaire, séparer la langue et le monde, la langue et la vie. Chaque objet dur est dur à sa façon et *dur* mériterait par conséquent une définition par classe d'objets. La pomme de terre cuite dite dure est autrement dure que la pomme de terre dure non cuite. Un oeuf dur est autrement dur que nos deux pommes de terre etc. etc. Le vocabulaire se perd donc dans l'infinitude de ce monde. Certes on peut objecter que la langue française fait fi de ces différences puisqu'elle dit partout *dur*. Mais ce point de vue est justement le contraire de celui du traducteur qui regarde une langue à travers les lunettes d'une autre langue et là on peut dire que n'importe quelle nuance de sens est susceptible de correspondre dans une autre langue à un changement de mot. Car le lien entre les sens et les mots est différent dans chaque langue. Nous pouvons appeler cette situation le chaos sémasiologique. C'est la première face du chaos.

2.4. Le chaos idiomatique

Une autre s'y ajoute. La lecture de nos lexicologies et la lecture superficielle de nos dictionnaires pourrait nous faire croire que le vocabulaire est un trésor de mots qu'il suffit de

La Palabra Vertida. HAUSMANN, Franz Josef. Le traducteur et la linguistique
Centro Virtual Cervantes

combiner intelligemment. Rien n'est moins vrai. La plupart des combinaisons ne sont pas libres, elles sont données et ordonnées par la langue. Elles sont idiomatiques et figées. Le vocabulaire d'une langue est un trésor de formulations, d'unités plus ou moins phraséologiques qu'on peut appeler phrasèmes. Au centre se trouvent, comme noyau dur de l'idiomaticité, les locutions toutes faites comme par ex. *casser les pieds à qn.* «importuner qn., ennuyer qn.». Mais autour il y a beaucoup d'autres unités préfabriquées, notamment les collocations, par ex. *un célibataire endurci* «solterón empedernido», où chaque langue a sa façon à elle de s'exprimer, en anglais *a confirmed bachelor* etc. Les mots ne sont pas librement combinables. La plupart des combinaisons sont idiomatiques, elles ne signifient pas a+b, mais a+b+quelque chose ou a+b moins quelque chose. La linguistique n'a pas suffisamment insisté sur cette fondamentale idiomaticité du vocabulaire, une idiomaticité qui est justement génératrice de chaos, du chaos idiomatique.

2.5. Le chaos du flou sémantique

La troisième face du chaos vient du fait que la plupart des mots n'ont pas de signification bien arrêtée, que leurs contours sémantiques ne sont pas nets. Autrement dit, dans le domaine des significations tout est flou. C'est un flou extrêmement important et nécessaire parce qu'il est à la base de tout emploi créatif, poétique, nuancé de la langue. C'est ce flou qui fait que les mots ne sont pas définissables de façon analytique, que les sens peuvent changer avec les emplois, et que toute traduction est une interprétation. C'est ce flou qui rend la langue humaine, de sorte que nous ne sommes pas près de voir l'ordinateur traduire les romans ou simplement le journal. Le flou aussi est générateur de chaos car il contribue au fait que le vocabulaire n'est pas mathématiquement mesurable et comptable. Nous ne saurons jamais combien d'unités lexicales compte une langue. Car ces unités lexicales ne sont pas finies, ne sont pas saisissables, ne sont pas définitivement descriptibles.

3. LES AUTEURS TRANSGRESSENT LE CODE

Résumons: La langue est avant tout vocabulaire. Le vocabulaire est triplement chaotique, à cause de sa sémasiologie, de l'idiomaticité de ses combinaisons et à cause du flou des significations. Autrement dit, la langue, c'est quelque chose d'immense, d'ouvert et d'insaisissable que la linguistique ne pourra jamais décrire totalement. Or c'est la totalité qu'affronte le traducteur, surtout le traducteur littéraire, car il a affaire à des auteurs, écrivains ou journalistes, qui exploitent jusqu'à l'extrême les possibilités du chaos.

3.1. La transgression métaphorique

Jusqu'à l'extrême, cela veut dire bien plus loin que le dictionnaire. Les auteurs transgressent souvent le code tel qu'il est décrit dans le dictionnaire. Encore s'agit-il de différencier. Pour la compréhension d'un texte français, le choix du dictionnaire monolingue n'est pas indifférent. Le Petit Robert est plus près des textes que le Petit Larousse et le Trésor de la

La Palabra Vertida. HAUSMANN, Franz Josef. Le traducteur et la linguistique
Centro Virtual Cervantes

langue française donne une image plus réaliste du vocabulaire que le Petit Robert. Voyons quelques exemples.

La première possibilité pour les auteurs de dépasser le code lexical est la métaphore. Et la compréhension de la métaphore n'est pas forcément évidente. Car les auteurs actualisent parfois des traits sémantiques qu'on ne trouve dans aucune définition lexicographique. Tel est le célèbre vers d'Apollinaire:

> Bergère, Ô Tour Eiffel,
> le troupeau des ponts bêle
> ce matin.

Quel est le rapport entre les ponts de Paris et un bêlement? Je connais un linguiste qui a jugé qu'il n'y en avait tout simplement aucun. Quant à moi, je considère le lien comme évident, c'est la discontinuité d'un côté des ponts et de l'autre du bêlement qui produit un son discontinu. Seulement voilà, l'élément «discontinuité» ne figure pas dans les définitions de *bêler*. Par conséquent Apollinaire emploie sa langue au-delà des dictionnaires et le traducteur doit comprendre Apollinaire au-delà des dictionnaires.

Autre exemple, journalistique cette fois-ci: dans *Le Monde* quelqu'un est décrit «avec son manteau de badaud». Les dictionnaires donnent de *badaud* de longues définitions mais aucune de ces définitions ne contient un élément qui pourrait expliquer le type de manteau que porte un badaud. C'est que les dictionnaires négligent le fait que le badaud est toujours anonyme, sans individualité, tout comme son manteau qui est donc un manteau sans originalité, ordinaire, banal, comme on en voit beaucoup à cette époque. L'auteur a donc actualisé un trait sémantique du mot que les lexicographes n'avaient même pas perçu. Et que le traducteur doit comprendre pour pouvoir le traduire.

3.2. La transgression polysémique (cumul)

Une seconde forme de dépassement du code est l'exploitation de la polysémie des mots. La manifestation la plus grossière en est évidemment le jeu de mots. Laissons-le de côté parce qu'il se signale bruyamment. Ce qui est beaucoup plus difficile à reconnaître, c'est l'ambiguïté, pour ne pas dire l'équivoque, de certains textes qui véhiculent un sens caché, allusif, qui ne s'impose pas de façon objective et indubitable mais dépend de l'éclairage d'une certaine lecture.

Georges Duhamel nous en fournit un bel exemple dans sa *Chronique des Pasquier*. Il décrit le passage d'un train sur le côté d'une maison. Mais la façon dont il décrit cette rencontre suggère une interaction, j'ose dire un acte d'amour avec une sorte d'ensemencement:

> Le Notaire du Havre (Chap. III)
> Un étrange tremblement a saisi la bâtisse. Cela commence par les moellons enfouis sous les caves, dans les *entrailles* de la terre. Cela gagne, petit à petit, tout le *squelette* du *monstre* et ça se propage, ça monte. Des bouteilles grelottent contre le mur d'une cuisine. Des vitres se prennent à chanter. Ici, là, d'autres *voix* s'éveillent, entrent dans le choeur, une à une. Présent! Présent! Présent! voilà ce que répondent, à droite, à gauche, en haut, en bas, tous les objets inquiets dont la nature est de frémir. Le grondement s'enfle, s'exaspère. Avec

La Palabra Vertida. HAUSMANN, Franz Josef. Le traducteur et la linguistique
Centro Virtual Cervantes

> une terreur *jubilante*, la maison tout entière *salue* le train *hurleur qui lui passe contre le flanc*, dans le lacis des rails, au nord. Le vent rabat sur nous les escadrons de la fumée. Une fine poudre de ténèbres va pleuvoir sur les balcons. (Italiques par F.J. Hausmann)

Le mot qui noue les deux lectures plus qu'aucun autre est le mot *flanc* (flanco) qui signifie à la fois le côté de la maison et le ventre de la femme comme siège de la gestation (cf. aussi *entrailles*). En traduisant ce passage, le traducteur doit se rendre compte de la polysémie exploitée et se garder de traduire *lui passer contre le flanc* comme si Duhamel disait *passer à côté*. Et il doit s'arranger pour trouver du côté de la maison un mot féminin. La lecture orgiaque doit être possible. C'est ainsi que les auteurs forcent constamment le traducteur à les suivre sur des hauteurs et des arêtes, à se trouver suspendu au-dessus des abîmes du style, à la lisière du code, alors que la linguistique décrit de préférence le plat pays ou les coteaux modérés.

3.3. Allusion et variation

Une troisième façon de dépasser le code s'offre aux auteurs par la possibilité de varier et de modifier les locutions toutes faites. Voyons un exemple du quotidien *Le Monde* avec un texte qui est de la plume de Bertrand Poirot-Delpech, membre de l'Académie française (1.2.95):

> Il y a dans l'air comme un claquement de mandibules, un raclement de canines sur le lino. Les élections, en France, ont cet effet. La nouveauté, c'est que les goinfres s'affichent davantage, et qu'ils n'indignent plus.

Aucun dictionnaire français ne permet de comprendre le raclement de canines sur le lino à partir des articles correspondants. Il faut savoir que l'auteur modifie ici la locution *avoir les dents longues* «être ambitieux» qui existe aussi avec les expansions usuelles *avoir les dents qui rayent le parquet, raclent le plancher* ou *déchirent la moquette*. La production de séries de ce genre à partir d'une matrice synonymique est le propre de l'argot et du langage journalistique. Ce dernier procède souvent par allusion à des citations célèbres, titres de films, slogans publicitaires et autres formules et c'est là encore une façon de dépasser le code tel qu'il est décrit par les linguistes et les dictionnaires. Or, le traducteur doit comprendre tout cela.
Quand il lit:

> Sous la rhétorique le tournant? (*Le Monde* 30.06.96 éditorial)

ou:

> Sous la bombe, la fracture sociale (titre *Dernières Nouvelles d'Alsace* 08.09.95)

il doit savoir que ces formules sont dérivées du célèbre slogan de mai 68:

> Sous les pavés, la plage!

Et quand il lit dans *Le Monde* (26.03.95) en sous-titre:

La Palabra Vertida. HAUSMANN, Franz Josef. Le traducteur et la linguistique
Centro Virtual Cervantes

Pour qui sont ces sons qui soufflent sur nos antennes?

il doit, comme l'auteur, déceler l'allusion au célèbre vers que Racine fait dans Andromaque dire à Oreste:

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

Face à des problèmes de ce genre on comprend le traducteur qui ne se sent pas aidé par une linguistique qui lui explique le fonctionnement de *pour*, de *qui*, d'*être* ou à la rigueur du verbe *siffler*, explications dont il se passe volontiers.

4. L'APPORT DE LA LINGUISTIQUE

Ceci dit, la linguistique n'est peut-être pas tout à fait inutile au traducteur. Pour la réhabiliter quelque peu, je me permettrai d'épingler certaines faiblesses professionnelles des traducteurs et de montrer l'utilité de connaissances linguistiques pour éviter certaines erreurs.

4.1. *Première règle:* Dans une langue étrangère tout est idiomatique

Il ne suffit pas de s'armer contre le mot à mot d'une façon générale. C'est un danger qui nous guette à tous les instants. Les plus grands parmi les traducteurs n'ont pas toujours évité le piège. Je cite pour preuve Elmar Tophoven qui traduit *je n'en sais rien* comme s'il s'agissait d'une combinaison libre, compositionnelle, comme on dit, alors qu'il s'agit d'une unité préfabriquée qui veut dire «no tengo ni idea».[2] Et je cite un autre traducteur qui dans sa traduction allemande du Prix Goncourt de P. Lainé: *La Dentellière* donne dans les panneaux suivants:

La dentellière ne bouge pas. L'auteur parle de son «immobilité de terre cuite».[3]

Le traducteur ne comprend pas qu'il s'agit de *terracotta* et traduit mot à mot *terre* + *cuit* (p. 106).

L'ami de la dentellière a décidé de rompre. Il imagine que plus tard cet épisode lui apparaîtra comme un petit legs du passé, dans la *chambre forte* de ses nostalgies (p. 141).

La *chambre forte*, c'est la «cámera acorazada». Le traducteur ne comprend que *chambre* + *fort* et tente désespérément d'écrire quelque chose d'à peu près logique (p. 113).

Moi-même j'ai été tenté de traduire mot à mot l'expression

compter les coups

alors qu'elle signifie que les spectateurs n'interviennent pas.

---

[2] Jean M. Zemb: *Vergleichende Grammatik Französisch-Deutsch, Teil 2,* Mannheim-Wien-Zürich, 1984, p. 710, 716.

[3] Pascal Lainé: *La dentellière*, Paris, 1974, p. 133.

La Palabra Vertida. HAUSMANN, Franz Josef. Le traducteur et la linguistique
Centro Virtual Cervantes

Voilà pour les exemples où la fusée inter-linguistique n'arrive pas à atteindre la planète de la langue étrangère.

4.2. *Deuxième règle:* La langue maternelle est idiomatique

Car une fois arrivée sur la planète étrangère, la fusée du traducteur n'a souvent plus la force de revenir pleinement sur sa propre planète. Là aussi un exemple: La dentellière trouve que le beau-père a des *manières* plutôt grossières, mais en même temps *péremptoires* (p. 134).

En espagnol il y a le mot *perentorio*. Mais comme il n'existe pas en allemand, le traducteur choisit *unumstößlich* c'est-à-dire quelque chose comme *évident* ou esp. *indiscutible*. Or, ce mot ne va pas avec *Manieren* dans la langue allemande. Sous la pression de la langue étrangère, le traducteur a perdu ses moyens dans la langue maternelle et n'obéit pas aux règles de collocation (p. 107).

Cet exemple est très révélateur du fonctionnement de notre langue. Lorsque nous parlons spontanément, nous ne commettons pas de fautes de collocation. Mais en traduisant nous courons constamment le danger de perdre cette faculté spontanée. Nous sommes comme la recrue à laquelle l'armée s'efforce d'apprendre la marche. La recrue sait marcher spontanément mais sous la pression des explications elle se met à avancer en même temps la jambe gauche et la main gauche. Ou, pour employer une autre image, nous parlons comme le somnambule sur le toit, nous avançons sans conscience des dangers qui nous guettent. Mais sous la pression de la langue étrangère nous sommes capables de perdre cette innocence et de chuter.

4.3. *Troisième règle:* Rien ne sert de critiquer l'auteur

Les traducteurs ont tendance à critiquer l'auteur. Ils ont l'impression que l'auteur n'est pas clair, qu'il écrit mal, que son texte n'est pas logique. D'où vient ce réflexe? Il vient du fait que personne n'approche le texte d'aussi près que le traducteur. Plus près que l'auteur et beaucoup plus près que le lecteur. Dans un certain sens trop près. Le traducteur exige trop de l'auteur. Car il faut se rendre compte du fonctionnement normal de la communication qu'elle soit orale ou écrite. Les textes se contentent d'un degré de précision suffisant pour une communication normale.

Seulement voilà, la communication entre le texte et le traducteur n'est pas une communication normale. Dans une communication normale, bien des choses restent imprécises, floues, parce qu'une plus grande précision n'est pas nécessaire et irait contre la loi de l'économie. Le texte normal est écrit pour un partenaire coopératif, prêt à comprendre et à suppléer ce qui n'est pas explicite. Le traducteur en revanche doit faire passer le sens compris à travers le filtre de la langue d'arrivée et ce filtre n'est pas fondamentalement coopératif. Il est souvent réfractaire, exige des précisions auxquelles l'auteur n'a jamais pensé. Et son texte, vu à travers les lunettes de la langue du traducteur, se révèle tout à coup imprécis. Mais ce n'est pas de sa faute. Ni de la faute du traducteur. C'est une situation inévitable lorsque on rapproche deux langues qui sont forcément et irrémédiablement différentes.

La Palabra Vertida. HAUSMANN, Franz Josef. Le traducteur et la linguistique
Centro Virtual Cervantes

4.4. *Quatrième règle:* L'unité de traduction, c'est le texte entier

Le traducteur ne traduit ni des mots, ni des phrasèmes, ni des phrases, ni des passages ou des paragraphes mais le texte entier. La bonne traduction d'un certain passage n'est souvent possible qu'à qui connaît la totalité du roman. Comme le traducteur est souvent obligé de dire les choses autrement, il doit reconstruire l'intention de l'auteur, interpréter un certain passage dans l'optique du texte entier. Thomas Mann recommandait de lire ses romans deux fois parce qu'il est impossible au lecteur du début de comprendre des allusions qui ne s'éclairent qu'à la lecture de la fin. A posteriori le traducteur doit réviser son premier jet à la lumière de la connaissance complète par ex. des leitmotive de l'auteur. Je prends un exemple, là aussi tiré de Duhamel:

> Georges Duhamel: *Chronique des Pasquier*
> *Le jardin des bêtes sauvages* (Chap. VI)
> Le jardin du Luxembourg me fut ivresse et tentation. Toutes feuilles dehors, il s'ébrouait dans la brise avec une confiance contagieuse. Il me donnait envie de muser au long des bassins, d'asseoir sur chaque banc une philosophie paresseuse, de respirer dans chaque pelouse une savane, une forêt vierge dans chaque bosquet, d'oublier enfin...

Les écrivains disent les choses à travers les images, en se servant de la puissance d'évocation des mots. Souvent les mots qui expriment les images n'ont pas leur contrepartie parallèle dans la langue d'arrivée. Alors, il faut éventuellement trouver d'autres images mais qui évoquent ce que l'auteur a voulu évoquer, au moins exprimer, avec ou sans images, ce que l'auteur a voulu exprimer. Deux idées me semblent primordiales dans ces quelques lignes. D'abord l'impression sauvage, voire orgiaque qui émane du jardin du Luxembourg qui n'est somme toute qu'un paisible parc: *ivresse*, *tentation*, *savane*, *forêt vierge*. Le traducteur doit donc trouver des mots conformes à cette sauvagerie. Il aurait tort de choisir des mots qui expriment une idylle (comme c'est le cas dans la traduction allemande que j'ai sous les yeux).

La seconde idée est en bonne partie contenue dans la seconde phrase:

> Toutes feuilles dehors, il s'ébrouait dans la brise avec une confiance contagieuse.

S'ébrouer, c'est le mouvement du cheval (*resoplar*, *bufar*), mais il faut savoir que c'est un mouvement annonçant le départ ou qui est déjà le début du départ. C'est là qu'on s'aperçoit que *toutes feuilles dehors* est varié sur une base phraséologique *toutes voiles dehors* qui se dit d'un bateau. Et effectivement la brise est souvent liée à la mer, cf. la brise du large. La seconde lecture est donc celle d'une évasion. Le petit garçon vit un moment pénible de sa vie – il découvre l'infidélité du père – et éprouve un fort besoin d'évasion. D'ailleurs le roman entier, voire le cycle entier – les dix volumes de la *Chronique des Pasquier* – roule comme un de ses motifs principaux l'antagonisme entre la vie ressentie comme une prison, comme un enfermement – le titre du livre s'appelle *Le jardin des bêtes sauvages* = *le zoo* – et le besoin d'évasion qui en est la conséquence. Duhamel décrit donc le parc, le jardin du Luxembourg, comme un voilier capable de l'emmener loin. Il le fait de façon indirecte, allusive. Et pour confirmation il est tout à fait utile de lire dans le volume sept (*Cécile*

La Palabra Vertida. HAUSMANN, Franz Josef. Le traducteur et la linguistique
Centro Virtual Cervantes

parmi nous; p. 189) la même image en clair: enviant à sa soeur sa possibilité d'évasion, il dit ceci:

> Il me semble que je vois s'élancer un beau navire et que je reste seul, sur le quai, en agitant un mouchoir.

J'en conclus que la véritable unité linguistique est le texte entier, en l'occurrence l'entière *Chronique des Pasquier*. Cette unité n'est plus accessible à la linguistique, elle se perd dans le chaos de la vie, du moins est-elle le résultat d'une création littéraire et on se demande effectivement si le traducteur littéraire a besoin d'être formé, comme c'est parfois le cas, par la linguistique appliquée. La traduction littéraire, au lieu d'une linguistique appliquée, semble bien plutôt une sorte de science de la littérature appliquée.

Il est néanmoins une faculté professionnelle du linguiste qui peut être utile au traducteur.

4.5. *Cinquième règle:* Le traducteur doit se défaire du réflexe puriste dans sa langue maternelle

Le purisme est une idéologie contraire à la vie. Beaucoup d'écrivains affichent le purisme en public et s'en fichent complètement dans leurs textes parce qu'ils rejettent à juste titre toute mesquinerie lexicale ou grammaticale. Un grand philologue, Gaston Paris, disait des membres de l'Académie française: Ils se permettent des choses qu'ils ne se permettent pas de déclarer permises. De la même façon le traducteur qui est obligé de suivre l'auteur jusqu'au bout des possibilités de la langue ne peut pas s'embarrasser d'interdits puristes dans sa propre langue. S'il ne connaît pas tout de sa langue maternelle, ce qui est impossible, il doit être prêt à tout examiner sans préjugé.

Et ne plus répondre, comme je l'ai entendu dire à une traductrice au sujet du mot *plastoche*, variante parlée vaguement argotique de *plastique*, «et d'abord ce n'est pas français». Si le mot n'est pas dans tous les dictionnaires et même s'il n'est que dans peu de dictionnaires, voire dans aucun, cela ne prouve pas qu'il n'existe pas. Nous savons déjà que le vocabulaire déborde largement le dictionnaire.

5. CONCLUSION

5.1. L'image du traducteur

Vous savez comme moi que le traducteur souffre d'un déficit d'image. En gros, tout le monde se croit capable de traduire et, surtout, de critiquer la traduction du traducteur. Comment est-ce possible? La réponse est simple: le public ne comprend rien à la langue, ne comprend rien au vocabulaire et ne comprend rien, par conséquent, au passage d'un texte à l'autre. Le public, naïvement, croit aux dictionnaires, il croit aux mots, il croit aux équivalences lexicales. Le public ne sait pas que les dictionnaires sont des fictions et que le vocabulaire est une immense phraséologie. La naïveté du public est sans bornes. Même les plus cultivés, les mieux formés n'ont pas compris que le fonctionnement de la langue est tel qu'il n'y a pas de terre ferme, que toute communication avance sur des sables mouvants, qu'un

La Palabra Vertida. HAUSMANN, Franz Josef. Le traducteur et la linguistique
Centro Virtual Cervantes

texte n'a pas tel ou tel sens mais que le sens d'un texte dépend de sa lecture, de son interprétation, qu'en matière de langue comme en matière de traduction il n'y a aucune objectivité absolue. Il n'y a pas d'instance objective pour trancher. La traduction, c'est comme la justice, c'est un idéal, un éternel compromis, c'est le rocher de Sisyphe aussi. Le traducteur est un danseur en chaînes. Quelle absurdité: danser sous le poids des chaînes. C'est là la dignité du traducteur. Le public pense que traduire c'est moins qu'écrire parce que le sens est déjà là et n'a plus qu'à être exprimé dans une autre langue. En réalité, traduire c'est plus difficile qu'écrire. Apprendre au public cultivé que traduire est plus qu'écrire, pour que le public soit prêt à mettre le traducteur sinon au-dessus de l'auteur du moins à côté de l'auteur, voilà une belle tâche pour la linguistique - à condition évidemment que la linguistique l'ait compris elle-même, ce qui, manifestement, n'est pas toujours le cas.

5.2. Faire comme si

En employant notre langue normalement, nous faisons comme si. Comme si elle était un instrument de précision, obéissant à des lois géométriques. La plupart du temps nous ne remarquons pas qu'il n'en est rien. Et quand le fait devient évident, par exemple devant un tribunal où les mots pèsent, nous nous obstinons à la traiter comme si. Le juge, par ex., fait chercher le dictionnaire pour s'appuyer sur les définitions. Comme si les définitions étaient le résultat d'une construction géométrique et fiable. Autant dire que les locuteurs, normalement, sont aveugles sur la vraie nature de la langue.

Et voilà qui est fatal au traducteur. Car pour avoir un jugement équitable sur le travail du traducteur, il faudrait savoir comment fonctionne la langue, il faudrait savoir que la vraie nature de la langue se révèle à la traduction et qu'elle empêche à jamais la traduction d'être un travail géométrique, mesurable et vérifiable objectivement. Les locuteurs peuvent faire comme si . Le traducteur ne peut pas. En traduisant, il apporte à la langue, il pose sur la langue un diamant, un laser qui révèle sa vraie nature, son imprécision, son caractère chaotique qui fait qu'en dernière instance la linguistique et la traduction sont impossibles, mais que nous faisons comme si elles étaient possibles. C'est un mensonge, mais un mensonge nécessaire à la vie. Encore faudrait-il que les lecteurs aient conscience du mensonge et de sa nécessité. C'est alors et seulement alors que le travail du traducteur serait apprécié à sa juste valeur.

BIBLIOGRAPHIE

Duhamel, Georges (1951), *Le notaire du Havre*, Paris.
Duhamel, Georges (1952), *Le jardin des bêtes sauvages*, Paris.
Duhamel, Georges (1957), *Cécile parmi nous*, Paris.
Lainé, Pascal (1978), *Die Spitzenklöpplerin*, Reinbek.

La Palabra Vertida. HAUSMANN, Franz Josef. Le traducteur et la linguistique
Centro Virtual Cervantes

Centro Virtual Cervantes